

Agnès Geoffray

ELLES OBLIQUENT - ELLES S'OBSTINENT
- ELLES TEMPÊTENT, d'Agnès Geoffray
 et Vanessa Desclaux (Textuel)
 → Exposition jusqu'au 21 septembre aux
 Rencontres de la photographie d'Arles, puis
 du 10 octobre au 1^{er} mars 2026 au MBAL,
 au Locle (Suisse)

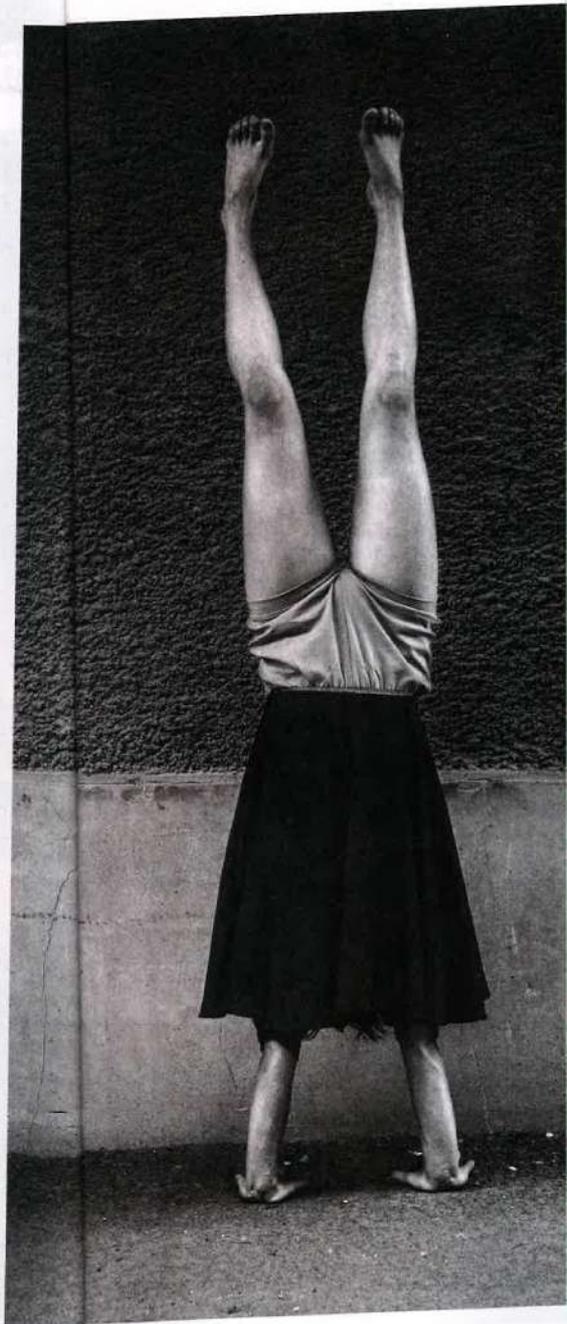
● **ELLE ARRIVE DANS UNE SALLE D'ARCHIVES**, compulse des montagnes de documents, ne trouve rien, ou presque rien. À l'exception d'une commande publique passée à un studio dans les années 1920 à d'évidentes fins de propagande, pas un portrait, pas une photo, pas un cliché ne reste aujourd'hui de ce qui fut pourtant l'une des plus révoltantes machines à réprimer de la première moitié du xx^e siècle français: les "écoles de préservation", trois établissements publics installés à Cadillac (Gironde), Doullens (Somme) et Clermont (Oise), actifs de 1895 à 1951. "Ecole de préservation": une étrange expression pour désigner les endroits où l'on enferma, sans motif judiciaire mais au vague titre de "vagabondage", des centaines de jeunes femmes mineures dont le seul crime était d'avoir fugué, de s'être rebellées, d'être "déviantes" ou de traîner derrière elles une mauvaise réputation. Qui fallait-il préserver? La société bien sûr, de cette faillite morale qui, sinon, aurait pu faire tache d'huile et se répandre dans le pays. Et les filles elles-mêmes, leur moralité, leur pureté, leur virginité. Il va sans dire qu'à aucune on ne demanda son avis.

Un siècle plus tard, la photographe Agnès Geoffray, qui a donc passé plusieurs années parmi les archives des établissements, s'est donné pour mission de "redonner à voir", selon ses mots, les enfermées de Cadillac, Doullens et Clermont. Le projet s'appelle *Elles obliquent* -

Elles s'obstinent - Elles tempètent, et se décline sous la forme d'un livre, ainsi que d'une exposition, visible à Arles tout l'été, dans le cadre des célèbres Rencontres photographiques. Ces visages, ces corps, ces voix effacés, l'artiste, en collaboration avec la commissaire d'exposition et autrice Vanessa Desclaux, leur a donné une histoire, des histoires. "À partir de ce manque d'images, j'ai développé un travail fictionnel dont l'enjeu consistait à remettre en visibilité ces jeunes filles", explique-t-elle. Des corps réprimés par la détention jusqu'à l'évasion finale qu'elle leur imagine en passant par des gestes de refus, de défense ou de soulèvement, les photographies d'Agnès Geoffray mettent en scène les différentes étapes d'un parcours de révolte et d'émancipation: une fille au corps penché, comme pour mieux sortir du rang; une main qui brandit, menaçante, des ciseaux ou une aiguille; des femmes qui regardent l'objectif en avançant et en se serrant les coudes, dans une iconographie qui rappelle les pétroleuses de la Commune; d'autres femmes, qui courent à perdre haleine vers le bord du cadre, comme pour s'en échapper; ou encore des filles photographiées en train de sauter dans le vide, presque euphoriques - ce chapitre, l'avant-dernier, s'intitule "Elles fugitives". En contraste, façon de rappeler le contrôle dont ces jeunes femmes faisaient l'objet dans la vraie vie, le livre reproduit aussi une partie des archives disponibles: de rares photos posées, donc, où elles apparaissent dociles, serviles et immobiles, mais surtout beaucoup de documents administratifs à la sémantique constamment terrifiante - "renseignements sur la conduite et le travail de l'enfant dans la maison", "bulletins de statistiques morales", "examens psychologiques"... C'est la voix de l'autorité, celle contre laquelle il faut se soulever.

Enquêtrice de l'entre-deux

Ce n'est pas la première fois qu'Agnès Geoffray vient ainsi fouiller le passé. C'est même l'une de ses signatures. La photographe, passée par les Beaux-Arts de Lyon et Paris, la Villa Médicis à Rome ou encore la Rijksakademie à Amsterdam, démarre la plupart de ses projets par un travail de recherche historique, "presque d'enquêtrice", précise Vanessa Desclaux, qui rappelle qu'elle a par le passé collaboré avec des historiens comme Philippe Ariès ou Sophie Delpeux, et que ce n'est pas un hasard. Sur le web, aux puces, auprès de revendeurs spécialisés, Agnès Geoffray collecte par ailleurs depuis une trentaine d'années maintenant d'innombrables photos vernaculaires, qu'elle préfère appeler des "photos d'enregistrement": images sorties des archives judiciaires, médicales - elle a un faible pour celles issues de la Salpêtrière -, ou tout simplement d'albums de famille, à partir desquelles, comme on dit, on peut raconter la grande histoire par la petite. Elle intervient ensuite dessus, ou s'en sert de référence pour créer ses propres images, et bien malin qui pourrait finalement dire quoi est quoi - de l'archive ou de la photo récente. Logique: les images elles-mêmes s'intéressent pour l'essentiel à des états d'entre-deux et d'ambiguïté. Agnès Geoffray, qui ne photographie que des corps, ou des parties du corps



© AGNÈS GEOFFRAY

Tout geste est renversement (2024).



© AGNÈS GEOFFRAY

-beaucoup, énormément de mains-, les représente toujours en suspens, de telle sorte que l'on se retrouve contraints de s'interroger: a-t-on devant les yeux une scène d'élévation ou de chute? D'avancée ou de recul? D'avant la violence ou d'après la violence? Elle évoque des "figures des possibles, d'échappement à la fatalité". On peut aussi parler de poésie, tout simplement.

Comme souvent, cette histoire a commencé au plus près, le jour où l'artiste a redécouvert, dans les affaires de ses parents, des photos de famille cornées, froissées, découpées. Elle fait alors un geste qui s'avérera décisif: sur une photo représentant son père en train de nager dans un étang, elle retire le sourire de celui-ci, et transforme d'un coup une scène anodine en scène dramatique. Première d'une longue série d'interventions: Agnès Geoffray a depuis ajouté une robe à une femme tondue -et exhibée nue- à la Libération, effacé la corde de pendus africains-américains victimes de lynchages aux États-Unis au temps de la ségrégation, créant ainsi d'étranges images de lévitation, ou encore reconstitué une gueule cassée de la Première Guerre mondiale. Les critiques ont alors parlé d'elle non plus comme de la photographe de la tension, mais comme celle de "l'apaisement" et de la "réparation". Le mot l'agace. "Je ne crois pas qu'on répare jamais. Peut-être qu'on peut juste -et c'est déjà pas mal- porter attention, reconsidérer." Ou, une fois de plus, "redonner à voir". Et redonner à lire. Car l'art d'Agnès Geoffray se situe aussi du côté de l'écriture. Il y a quelques années, elle avait réécrit à l'identique à la machine à écrire sur des morceaux de soie les mots de résistance que l'artiste Claude Cahun et sa compagne, Marcel Moore, glissaient à Jersey, pendant la Seconde Guerre mondiale et au péril de leurs vies, dans les poches et les paquets de cigarettes des soldats allemands. Aujourd'hui, la dernière partie du livre *Elles obliquent - Elles s'obstinent - Elles tempèrent* reconstitue les "biftons", ces petits mots que les jeunes enfermées des écoles de préservation, qui avaient interdiction de communiquer entre elles, tentaient parfois tout de même de se faire passer. C'est, avec les graffitis et les mots qu'elles gravirent sur les murs, à l'aide de mines de plomb ou en grattant directement le revêtement de leurs doigts, les seules traces écrites qu'elles ont laissées. En voici un, page 107 du livre: "Prends courage, grand cheval, nous ne laisserons pas notre peau dans ce tombeau." De fait, les voici désormais au grand jour. -sa

Enquête de Pontre-deux

Ce n'est pas la première fois qu'Agnès Geoffray vient ainsi fouiller le passé. C'est même l'une de ses signatures. La photographe, passée par les Beaux-Arts de Lyon ou encore la Rijksakademie à Amsterdam, démarre la plupart de ses projets par un travail de recherche historique, "presque d'enquêtrice", précise Vanessa Desclaux, qui rappelle qu'elle a par le passé collaboré avec des historiens comme Philippe Artières ou Sophie Delpeux, et que ce n'est pas un hasard. Sur le web, aux puces, auprès de revendeurs spécialisés, Agnès Geoffray collecte par ailleurs depuis une trentaine d'années maintenant d'innombrables photos vernaculaires, qu'elle préfère appeler des "photos d'enregistrement": images sorties des archives judiciaires, médicales -elle a un faible pour celles issues de la Salpêtrière-, ou tout simplement d'albums de famille, à partir desquelles, comme on dit, on peut raconter la grande histoire par la petite. Elle intervient ensuite dessus, ou s'en sert de référence pour créer ses propres images, et bien malin qui pourrait finalement dire quoi est quoi -de l'archive ou de la photo récente. Logique: les images elles-mêmes s'intéressent pour l'essentiel à des états d'entre-deux et d'ambiguïté. Agnès Geoffray, qui ne photographie que des corps, ou des parties du corps

S r ray

mpètent, et se
n livre, ainsi que
à Arles tout l'été,
Rencontres
ages, ces corps,
en collaboration
osition et
leur a donné
"A partir de
veloppé un
ou consistait
eunes filles",
réprimés par la
finale qu'elle
r des gestes de
èvement, les
ffray mettent en
d'un parcours
n: une fille au
mieux sortir
lit, menaçante,
des femmes
rançant
ans une
pétroleuses
mes, qui
le bord du
pper; ou
ées en train
e euphoriques
s'intitule
te, façon
es jeunes
a vraie vie, le
e des archives
osées, donc,
erviles et
oup de
émantique
seignements
enfant
tatistiques
ques"... C'est
laquelle